

QUELS SONT CES NOMS QUE NE QUANTIFIE PAS LE N *QUANTITÉ* ?¹

Céline BENNINGER

Université de Strasbourg
EA 1339 LiLPa – *Scolia*

RÉSUMÉ

Cette réflexion prolonge une étude engagée précédemment sur le N quantité. Plus précisément, nous proposons ici d'analyser les couples constitués par le N quantité et le N quantifié (N2) dans la séquence "Dét-SADJ-quantité-de-N2". Il semble en effet que, malgré une très large amplitude, le N quantité n'accepte pas toutes les associations avec une égale facilité, les cas de résistance apparaissant tant du côté des noms concrets (? Une certaine quantité de musique / poésie / etc.) que de celui des noms abstraits (? Une certaine quantité de bonté / d'humanité / etc.).*

ABSTRACT

This reflection extends a previous research on the noun quantité. Specifically, we analyze here the couples constituted by the noun quantité and the quantified noun (N2) in the sequence "Dét-SADJ-quantité-de-N2". Despite an important flexibility, it indeed seems that the noun quantité does not accept all combinations with equal ease, cases of resistance appearing both with concrete nouns (? Une certaine quantité de musique / poésie / etc.) and with abstract nouns (? Une certaine quantité de bonté / d'humanité / etc.).*

Lors d'un précédent travail (Benninger (2007)), nous avons engagé une réflexion sur le nom *quantité* à travers l'étude de quelques-unes des particularités syntaxiques et sémantiques d'un de ses sites d'occurrence privilégié, le syntagme binominal quantificateur de la forme Dét-SADJ*²-*quantité-de*-(Dét)-N2 (dorénavant SBQ) :

-
- 1 Je tiens à remercier ici Georges Kleiber qui, comme à son habitude, a été généreux de son temps, de conseils et d'idées...
 - 2 Ce symbole signale que le groupe adjectival est mobile. Il peut occuper trois places : Dét-SADJ-*quantité-de*-(Dét)-N2 ((1) ou une *forte* quantité de ses précieux

- (1) [...] le sable, en retombant, formait une innombrable **quantité** de monticules ; [...]. (J. Verne, *Cinq semaines en ballon*)
- (2) [...] pour descendre plus tard, je devrai perdre une **quantité** de gaz proportionnelle au surcroît de lest que j'aurai jeté. (J. Verne, *Cinq semaines en ballon*)

Il est ressorti de cette étude, qu'en dépit d'un certain nombre de points communs, le N *quantité* n'est pas un substantif quantificateur comme les autres. Nous souhaitons poursuivre ici cette description en partant du constat suivant : le N *quantité* semble peu regardant quant au type du N2 qu'il sélectionne. Il peut en effet se trouver associé avec des N qui dénotent des entités de type massif, comptable, concret ou abstrait : *une certaine quantité de beurre / herbe(s) / oxygène / marchandises / cailloux / problèmes / discussions / etc.* Bref, les restrictions sélectionnelles qu'exerce *quantité* à l'encontre du N2 semblent pour le moins larges. On pourrait alors penser que la catégorie nominale tout entière lui est accessible. Cependant, lorsque l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit qu'il existe des résistances de la part de certains N. C'est à ces N que nous nous intéresserons : quels sont ceux qui résistent ? Présentent-ils un ou plusieurs points communs ?

Nous engagerons notre réflexion sur ces points en revenant, dans un premier temps, sur les particularités sémantiques du N *quantité*.

1. LES PARTICULARITÉS SÉMANTIQUES DU N *QUANTITÉ*

1.1. Rappels

Le SBQ présente trois éléments centraux (Benninger (2007)) : un syntagme adjectival mobile (SADJ), le N *quantité* et le N2. Entre ces éléments existe un rapport de dépendance très fort. En effet, tant le SADJ que l'expansion centrée sur N2 sont indispensables au bon fonctionnement du N *quantité*³. Ils sont tous deux des éléments obligatoires dans le syntagme étudié. Le SADJ parce qu'il sature l'ordre de grandeur de la quantité en question. Le N *quantité* n'étant lui-même pas apte à le faire, le SADJ fixe la valeur, la dimension de la grandeur à laquelle renvoie le SBQ. On le voit dans (3) et (4) :

- (3) *Des camions de l'armée ont transporté et stocké de grandes **quantités** de neige fraîche qui servira à réparer les pistes, [...]. (La Libre Belgique, 2006/02/10)*⁴
- (4) *L'exploitation minière projetée permettrait, pendant environ 60 ans, d'extraire de l'ilménite et de petites **quantités** de zircon à partir de ces gisements. (Madagascar Tribune, 2006/02/06)*

*cailloux, etc.), Dét-quantité-SADJ-de-(Dét)-N2 (une quantité **considérable** d'hommes, une quantité **prodigieuse** de compresses, etc.) et Dét-quantité-de-(Dét)-N2-SADJ ((2) ou une quantité de lest **égale à son poids**, etc.).*

3 Il est entendu que ces remarques valent essentiellement pour le SBQ et que nous faisons ici abstraction des particularités d'autres sites d'occurrences de ce N comme *en quantité, quantité* sans déterminant, etc.

4 Les exemples référencés de la sorte sont issus de *Glossanet*.

À l'instar du N *quantité*, le syntagme épithétique est lié à la notion de ... quantité. Le domaine de référence du SAdj (cf. les SAdj *grande* et *petite* des exemples (3) et (4)) relève en effet lui aussi de la dimension spatio-temporelle, de son étendue.

Il faut souligner aussi que l'ordre de grandeur fixé par le SAdj est détaché d'une quelconque structuration de l'espace. Il n'est pas apte à donner des dimensions, des poids, etc., ou encore une orientation à la grandeur considérée. Des syntagmes comme *une *longue / *courte / *haute quantité* sont irrecevables.

N2, quant à lui, entretient, avec le N *quantité*, un rapport de dépendance réciproque. Le N *quantité*, en tant que N syncatégorématique, ne peut s'ancrer référentiellement. C'est ce que permet N2 : *quantité* n'est quelque chose qu'à partir du moment où il y a quantité de quelque chose, ce quelque chose à quoi réfère justement N2. À l'inverse, le N *quantité* a indéniablement une influence sur la saisie du référent de N2. En effet, dans le SBQ, on envisage le référent de N2 avant tout comme un objet quantifié / quantifiable. Du fait de cette focalisation, les autres propriétés de N2, sa couleur, son odeur, etc., passent au second plan. On le voit dans les exemples (3) et (4) où les référents des SBQ se trouvent respectivement engagés dans des processus de transport, de stockage et d'extraction, autant de processus pour lesquels l'idée de quantité est essentielle : ce n'est pas la même chose de transporter, stocker ou extraire des grammes ou des tonnes d'une quelconque matière.

De fait, N1 et N2 créent une entité bicéphale⁵, désignant un référent selon le mode de la quantification. Et c'est de cette entité que le SAdj fixe l'ordre de grandeur. Reste alors à définir plus précisément les restrictions sélectionnelles existant entre les deux noms.

1.2. Le N *quantité* : un N sous-déterminé

Il est, pour le N *quantité*, une caractéristique sémantique communément admise : il s'agit d'un nom syncatégorématique. C'est pour cette raison du reste qu'il est fortement dépendant de N2, tant sur le plan sémantique que syntaxique. Plus généralement, et pas seulement parce qu'il n'a aucune autonomie référentielle, le N *quantité* se caractérise par une incomplétude sémantique. Il est tentant de le rapprocher de ces catégories de noms que sont les **noms ou désignateurs génériques** (Vendler (1967), **sous-déterminés** (le concept de *vagueness*, Huyghe (2006)). Legallois (2006) parle pour sa part des **noms sous-spécifiés**. Ces études, issues de la réflexion sur la génération du sens⁶, poursuivent chacune des objectifs différents. Elles ont cependant toutes recours à cette idée de sous-détermination, idée qui semble adaptée aussi au cas de *quantité*. Nous y reviendrons après avoir montré ce que le nom *quantité* n'est pas...

5 Les deux têtes, le N *quantité* et N2, n'ont toutefois pas le même poids, N2 restant l'élément principal. Cf. à ce sujet Benninger (1997, chap. III)

6 Pour une synthèse, cf. Nemo (2002).

1.2.1. Ce que *quantité* n'est pas

Renvoyer à une entité par le biais du SBQ, c'est la considérer dans sa capacité à s'inscrire dans la dimension spatio-temporelle, c'est-à-dire dans sa capacité à être calibrée, d'une manière ou d'une autre, par les unités que proposent les sciences dites exactes, comme les mathématiques ou la physique, et que sont le nombre et les unités de mesure. C'est ainsi que l'on peut décrire la relation unissant le nom quantificateur *quantité* et le nom quantifié N2. Dans tous les cas, les SBQ ne décrivent pas ce qu'est supposé être N2. Quelle que soit l'entité considérée, une table, du beurre, etc., on ne peut jamais y référer en disant que c'est une quantité. Les tests (5) à (9) ci-dessous nous permettent de le vérifier⁷ :

- (5) – *Qu'est-ce que c'est* (en désignant une entité quelconque) ?
– **Une quantité*
- (6) – *Comment ça s'appelle ?*
– **Une quantité*
- (7) **Ça, c'est une quantité / *ça, ce n'est pas une quantité.*
- (8) **Le beurre / *la table / * les explosions est / sont une / des quantité(s).*
- (9) **La quantité est une table / du beurre / des explosions.*

Le fait de ne pouvoir constituer une réponse aux questions de (5) et de (6), de ne pas accepter de définition ostensive (7), et de ne pas entrer dans des hiérarchies-être comme en (8) et (9) montre bien que le N *quantité* ne décrit pas les traits substantiels des objets de la réalité extralinguistique. Il n'exprime aucune sorte de catégorisation, même la plus rudimentaire.

De fait, il n'est pas non plus d'objets que l'on puisse définir comme un "type" de quantité :

- (10) **Les verres / *les liquides sont des types de quantité.*
- (11) **Les mètres / * les minutes sont des types de quantité.*

pas plus qu'il n'est d'objets auxquels peut renvoyer le N *quantité* dans le cadre d'une reprise anaphorique (Kleiber (à par.)) :

- (12) *J'ai acheté du beurre* $\sim \Rightarrow$ **J'ai acheté une quantité.*
- (13) *J'ai croisé une dizaine d'étudiants* $\sim \Rightarrow$ **J'ai croisé une quantité.*

C'est que, et nous adaptons là les affirmations que R. Huyghe fait à propos des noms génériques d'espace, "on a effectivement une certaine peine à imaginer ce que peut-être, hors contexte, un *type*" de quantité, dans la mesure où il ne correspond pas au N *quantité* de "sous-espèces référentielles préconstituées et étiquetées" (2006, 135). Ce fait n'est, du reste, pas surprenant : en tant que nom syncatégorématique, *quantité* ne peut renvoyer à une / des catégories stables et structurées (Kleiber (1981, 60 sq.)).

⁷ Cf. Benninger (1997, 47 sq.). Cf. les travaux de Kleiber (1981) et de Huyghe (2006, 128 sq.).

Par ailleurs, si le N *quantité* ne décrit pas N2, s'il ne participe pas à sa catégorisation, il n'est pas plus possible de le décrire lui-même. A l'instar du N *mouvement* et des noms dits de propriétés, *quantité* ne présente pas, de manière inhérente, de substance ou de matière. A cet égard, nous pouvons reprendre pour les appliquer à *quantité*, les tests que Kleiber (à par.) propose pour caractériser le nom *mouvement*. Si au terme *quantité*, on pouvait d'emblée associer une quelconque matière ou substance, les énoncés (14) à (17) ne seraient pas irrecevables :

- (14) **Le boucher a touché / pesé / découpé une quantité.*
- (15) **La matière de cette quantité me rappelle mon enfance.*
- (16) **Cette quantité en bois me rappelle mon enfance.*
- (17) **Voilà une quantité drôlement épaisse / humide / grasse / spongieuse / tendre / dure / caoutchouteuse / etc.*

En fait, la perception d'une quantité, quelle qu'elle soit, est nécessairement concomitante à la perception du N2. On retrouve d'ailleurs là une nouvelle fois l'idée de la dépendance ontologique du N *quantité*.

Comment s'y prendre alors pour définir plus précisément le fonctionnement référentiel du N *quantité* ? Nous pouvons sans conteste affirmer qu'il est proche, au sein de la catégorie nominale, des termes dont la référence s'appuie sur l'abstraction. Il nous faut alors déterminer plus précisément le statut associé à cette position.

1.2.2. Ce que *quantité* pourrait être

Nous proposons de rapprocher le N *quantité* d'"une nouvelle classe de mots dont la nature ne peut se résumer aux seules propriétés nominales "traditionnelles" : substantives, référentielles abstraites / concrètes" (Hunston & Francis (2000, 185), cités par Legallois (2006)), et que constituent les noms sous-spécifiés. Cette catégorie de noms⁸ se caractérise par une sous-spécification d'ordre sémantico-conceptuel : "il est en effet difficile de se représenter un objet prototypique d'une classe dénommée par [un] nom [sous-spécifié] : quel serait en effet le prototype, par exemple, de la classe désignée" par le mot *quantité* ? Autrement dit, ces noms relativement "abstraites" (mais comptables), ne donnent pas naissance à des représentations précises ou stables des objets auxquels ils renvoient virtuellement. Il n'est certes pas possible d'affirmer que le N *quantité* présente toutes les caractéristiques de cette nouvelle classe de N, les contours de cette dernière étant eux-mêmes encore en devenir. Il en est certaines néanmoins qui semblent tout à fait lui convenir. En effet, comme d'autres types de noms sous-déterminés, il possède non seulement les propriétés syntaxiques des noms en général et admet les modifications adjectivales ou par des relatives (Flaux & Van de Velde (2000, 12 sq.)). Mais surtout, même s'il acquiert une dimension plus "substantielle" en contexte, notamment à travers N2, le N *quantité* exprime une signification propre, "sa" signification lexicale, à partir de la-

8 La sous-spécification peut concerner d'autres catégories d'unités lexicales, voire des structures.

quelle aucune représentation mentale n'est toutefois véritablement possible. Cette signification est, en effet, générale, abstraite. On peut néanmoins la décrire comme la stabilisation lexicale d'une abstraction, d'un isolement ou d'un détachement par rapport au N2, à savoir sa capacité à être quantifié.

Identifier le N *quantité* comme tel n'est toutefois que la première étape de notre réflexion. La seconde réside dans la description de son contenu sémantique, si "léger" ou "faible" soit-il. En effet, même sous-déterminés, de tels noms présentent de manière inhérente des caractéristiques sémantiques. Comment peut-on décrire cette abstraction imposée par *quantité* à N2 ? Quelle représentation peut-on en donner, sachant qu'en l'occurrence, la description se doit d'être opérationnelle ? Elle interviendra en effet dans notre compréhension de l'incompatibilité existant entre *quantité* et certaines catégories de N.

Du fait de son statut lexical particulier, la définition sémantique du N *quantité* en termes d'intension sera succincte. Il faut d'abord insister sur un point : à défaut de dénommer ou décrire les entités de la réalité extralinguistique, le N *quantité* les présente d'un point de vue relationnel en décrivant leur(s) référent(s) en tant que grandeurs, dénombrables ou mesurables, et ce, par le biais de l'abstraction évoquée plus haut. Entrer dans la prédication de *quantité*, c'est être envisagé comme équivalent à une grandeur, où cette dernière s'inscrit nécessairement dans la bipartition du monde selon le mode du massif / comptable. Soient les énoncés (18) et (19) :

- (18) *Non, vous n'avez pas idée de la **quantité** énorme de fleuves qui se jettent dans la Méditerranée.* (A. Allais, *A se tordre*)
- (19) *Les captages des sources ont connu une forte baisse de production, due à la sécheresse et à un dysfonctionnement du turbidimètre qui a conduit à rejeter de grandes **quantités** d'eau dans le milieu naturel [...].* (*Le Progrès de Lyon*, 2006/02/06)

Ici, les entités du type *fleuve* et *eau* ne sont envisagées qu'à travers le fait qu'elles constituent respectivement des individus comptables et une certaine masse de substance. Bien sûr, dans (18), les fleuves en question restent de grandes rivières, remarquables par le nombre de leurs affluents, l'importance de leur débit ou encore la longueur de leur cours. Mais ce n'est pas à proprement parler aux propriétés intrinsèques de l'entité évoquée que l'on s'intéresse ici, contrairement à ce qui se passe lorsque le nom *fleuve* est employé indépendamment du SBQ comme en (20)–(22) :

- (20) *Le **fleuve** entre ses rives de terre croulante (...) coule d'une fuite rapide, égale et monotone* (Moselly, *Terres lorr.*).
- (21) *Ces grands **fleuves** représentent, suivant les conditions diverses de leur régime, de leur pente, de la composition de leurs eaux, de l'origine de leurs troubles, autant de types divers d'énergies naturelles* (Vidal de la Bl., *Princ. géogr. hum.*)
- (22) *(...) au carrefour de trois vallées qui lui apportent leur liquide tribut, (...) l'humble cours d'eau se transforme en petite rivière. La géographie lui a déjà imposé son nom de **fleuve**, l'illustre nom qu'il gardera pour porter les imposants bateaux de mer et*

résister à l'impétueux effort des mascarets. Mais il n'est encore qu'un fleuve adolescent... (Coppée, Bonne souffr.)

Ce qui est intéressant, pour un emploi du type de (18), c'est qu'un fleuve constitue un individu borné et comptable, multipliable et en l'occurrence multiplié. On peut mettre ce point en évidence en prolongeant la phrase de (18) comme en (18a–b) :

(18a) *Vous n'avez pas idée de la quantité énorme de fleuves qui se jettent dans la Méditerranée : cela représente un nombre effarant, de l'ordre de la centaine.*

(18b) *Vous ... Méditerranée : elle est tout simplement incalculable.*

Ces prolongements, orientés vers la quantité, sont tout à fait acceptables au contraire d'autres prolongements comme le montrent (18c–e) :

(18c) *Vous... Méditerranée : *de vrais monstres de puissance.*

(18d) *Vous ... Méditerranée : *ils sont de toutes sortes.*

(18e) *Vous ... Méditerranée : *ils sont tous ferrugineux.*

À l'inverse, ces prolongements semblent appropriés lorsque l'on supprime dans l'énoncé d'origine le N *quantité*, comme en (23) :

(23a) *Vous n'avez pas idée des fleuves qui se jettent dans la Méditerranée : de vrais monstres de puissance !*

(23b) *Vous ... Méditerranée : ils sont de toutes sortes.*

(23c) *Vous ... Méditerranée : ils sont tous ferrugineux.*

De même en (19), l'eau ne s'intègre dans le scénario que parce qu'il constitue une quantité. Que l'eau en question soit boueuse, translucide ou polluée, qu'elle s'oppose à d'autres substances comme le mercure, etc., est d'une importance tout à fait secondaire du fait de la présence du N *quantité*.

En somme, *quantité* révèle la capacité des référents du N2 auquel il s'associe à être des grandeurs extensives, c'est-à-dire des grandeurs que l'on appréhende dans le temps et / ou dans l'espace, et qu'en l'occurrence, on ne retient que pour cela. Cela peut se traduire aussi par une possible équivalence avec des unités dites de mesure ou les chiffres. Ce type de substitution est bien connu :

(24) *Faire macérer avec ce verre de vodka une grande quantité de / une quarantaine de / quarante bonbons. (Google)*

(25) *Badigeonnez les langoustines d'une grande quantité / 30 grammes de beurre au fenouil. (Google)*

1.3. Petit récapitulatif

Que retiendrons-nous ? D'abord, qu'il est impossible, sur le plan sémantico-conceptuel, d'attribuer d'emblée une quelconque représentation précise et stable de la référence du N *quantité*. Ensuite, en tant que nom extensif, ce N engage les domaines cognitifs que sont l'espace et le temps. Enfin, sur un plan plus strictement sémantique, le N *quantité* est détaché de la matière, il n'en est aucune qui le caractérise en particulier.

2. LES DIFFÉRENTS TYPES DE N2

2.1. La catégorie nominale

S'interroger sur les N2 impossibles revient à trouver les noms qui refusent d'être appréhendés comme des grandeurs extensives. Pour identifier ces derniers, nous proposons de partir de la classification des N proposée par Flaux & Van de Velde (2000). Ce n'est qu'une esquisse de classement dont les frontières sont tout à fait perméables – les auteurs le disent elles-mêmes –, mais c'est néanmoins un classement qui offre l'avantage de couvrir, dans sa totalité, la catégorie nominale. Il y aurait des choses à dire sur chacune de ces catégories de N. Mais, pour des raisons évidentes, nous réduirons ici notre travail à l'étude des deux cas suivants : l'un, concernant l'ensemble de la catégorie des noms concrets, en partant des noms d'idéalités homogènes, l'autre, issu de la catégorie des noms abstraits : les noms intensifs.

2.2. Les cas problématiques

2.2.1. Du côté des noms concrets

Parmi les noms concrets, sur le versant des indénombrables, il est une catégorie de N qui acceptent difficilement de se trouver associés au N *quantité* : les noms d'idéalités homogènes tels *musique*, *poésie*, etc. Selon Flaux & Van de Velde (2000, 73), ces noms, qui sont le pendant d'une série de noms dénombrables appartenant aux mêmes domaines, à savoir *sonate*, *poème*, *roman*, etc., dénotent des genres.

Cette catégorie de noms est emblématique de la relation existant entre les noms concrets en général et le N *quantité* du SBQ : cette relation n'est pas impossible, elle n'apparaît pourtant pas comme le type de quantification le plus naturel. La situation est la suivante. Partons toujours de la catégorie des noms d'idéalités homogènes. Malgré la consultation de diverses bases de données, nous avons trouvé très peu d'exemples de SBQ réunissant le N *quantité* et un N d'idéalité homogène. Parmi ces exemples, (26) à (29) :

- (26) *Comme sur Lawrence d'Arabie, Jarre n'eut que six semaines pour écrire et enregistrer la bande son du film. Il composa une grande **quantité** de musique dont plusieurs morceaux ne furent pas utilisés dans le montage final.* (Google)
- (27) *Un autre interprète, Leonhard von Call (1769-1815), composa pour la guitare une grande **quantité** de musique qui devint populaire, de même qu'une méthode pour la guitare.* (Google)
- (28) *Une grande **quantité** de littérature éducative et didactique est éditée annuellement.* (Google)
- (29) *[...] Gide lut une grande **quantité** de poésie anglaise, prenant un plaisir tout particulier à la lecture de Marlowe et Herrick.* (Google)

À l'inverse, les noms d'idéalités homogènes acceptent facilement l'association avec le marqueur de quantification *beaucoup de*, indéniablement proche,

sur le plan sémantique, de l'expression *grande quantité de*⁹. Les exemples du type (30) à (33) sont légions :

- (30) *Site consacré au compositeur Nino Rota, qui a composé **beaucoup** de musique pour des films, dont ceux de Federico Fellini.* (Google)
- (31) *Chostakovitch a écrit aussi **beaucoup** de musique pour le cinéma [...].* (Google)
- (32) *On publie aussi **beaucoup** de littérature pour la jeunesse.* (Google)
- (33) *Les Américains connaissent peut-être moins bien la littérature classique mais ils lisent **beaucoup** de littérature moderne.* (Google)

C'est dire que les noms d'idéalités homogènes ne refusent pas en bloc la quantification par des formes complexes. Comment expliquer alors cette différence dans la compatibilité entre les deux expressions quantificatrices synonymiques et les noms d'idéalités homogènes alors qu'a priori, les exemples ci-dessus, qu'ils comportent *quantité* ou *beaucoup*, ne s'opposent pas fondamentalement dans le sens où ils décrivent des réalités tout à fait comparables. En effet, dans l'un et l'autre cas, les scénarii nous invitent à envisager, parallèlement au genre dénoté par le nom d'idéalité homogène en question, en l'occurrence la musique pour (26), (27), (30) et (31), la littérature ou la poésie pour (28), (29), (32) et (33), l'idée de contreparties concrètes, matérialisées et comptables¹⁰. Les contextes droits et gauches de la première série d'exemples présentent les verbes *composer*, *écrire*, les substantifs *morceau* ou *méthode*, et des syntagmes comme *pour le cinéma*, *pour des films*, etc. Il en est de même pour les exemples de la deuxième série où les noms d'idéalités homogènes *littérature* et *poésie* sont employés dans des contextes où il est question d'édition et de lecture. Les associations entre le N *quantité* et un nom d'idéalité homogène sont donc rares, tout en restant acceptables et produisent grosso modo les mêmes effets que les séquences en *beaucoup de*, qui, à l'inverse, sont plus que nombreuses.

Nous retrouvons ici poussée à l'extrême la problématique qui se pose de manière transversale à toutes les catégories de noms concrets dans leur association avec le N *quantité* : pourquoi les tournures avec le N *quantité* ont-elles un champ d'action toujours plus restreint que les tournures avec *beaucoup de* ? Pourquoi, dans certains cas, la quantification par le SBQ est pour ainsi dire impossible, ou, pour le moins, difficilement réalisable ?

9 Cf. aussi des SADJ comme *grande*, *importante*, *énorme*, etc. Des syntagmes comme *une petite / infime / etc. quantité* sont en concurrence avec la séquence *(un) peu de*, dont nous n'avons, dans le cadre de cette étude, pas étudié les spécificités.

10 Cf. Flaux & Van de Velde (2000, 72) : "la nature continue des idéalités homogènes, et donc le principe de "distribution homogène" se manifestent dans le fait que la seule manière d'introduire la division est d'utiliser un N de partie comme *bout*, *morceau*, *fragment* (...)".

On peut évidemment invoquer la maniabilité respective de ces deux expressions. L'emploi de *quantité*, du fait de sa nature nominale, est nécessairement plus complexe et partant contraint que l'emploi de *beaucoup* et ce, avant tout sur le plan syntaxique (le problème de la détermination de *quantité* ou la mobilité du SADJ, par exemple, Benninger (2007)). On peut rappeler aussi qu'en tant que mot outil, la forme *beaucoup* véhicule des instructions sémantiques moins restrictives que les noms en général, le N *quantité* en particulier. Il en résulte là aussi une plus grande accessibilité. Mais surtout, l'essentiel semble résider dans la nature sémantique de *quantité*. Sa syncatégorématicité, le fait qu'il soit dépourvu de matière l'attirent plutôt vers des noms à même de saturer ces deux dimensions. Les noms concrets sont extensifs, dans le sens où leur référence s'inscrit nécessairement dans le temps et / ou dans l'espace.

Certains N concrets sont de plus caractérisables, de manière inhérente, par une matière. Au nombre de ces derniers, et pour cause, les noms de matière (*beurre, sang, etc.*), mais aussi les noms d'objets naturels inanimés (*arbre, fleuve, etc.*), les noms d'objets fabriqués (physiques non iconiques (*table, bicyclette, etc.*), iconiques (*portrait, photo, etc.*)) et enfin des noms collectifs (*armée, essaim, etc.*)¹¹. Toutes ces catégories (celle des N de matière mise à part), désignant des entités comptables, en plus d'une représentation matérielle, bénéficient d'une forme en tant qu'individu. Il ressort des exemples rencontrés que ce soit ces catégories de N concrets qui acceptent le plus facilement la place de N2 dans le SBQ :

- (34) *Pour obtenir une bonne récolte et donc une quantité de **beurre** importante qui constituera la réserve jusqu'à l'année suivante, (...).* (Google)
- (35) *Au territoire de Salta il y a plus de dix pics aux hauteurs qui surpassent les 6.000 mètres et une grande quantité de **montagnes** qui surpassent les 5.000 mètres permettant la pratique de l'alpinisme.* (Google)
- (36) *Vous pouvez ainsi rassembler ou transporter une grande quantité de **tables** tout en économisant de la place.* (Google)
- (37) *De Bry a produit et commercialisé une grande quantité de **gravures** et de **livres** illustrés (...).* (Google)
- (38) *Sous l'impulsion de Colbert, une grande quantité de **forêts** furent plantées en France (...).* (Google)

L'interprétation et l'acceptabilité des SBQ de ces exemples vont de soi, ce qui n'est pas le cas pour les autres catégories de noms concrets que sont les noms d'idéalités homogènes, mais aussi les pluralia tantum (*environs, confins, pantalons, lunettes, etc.*), les noms démunis d'autonomie référentielle (*bord, extrémité, limite, etc.*).

11 Nous omettons volontairement ici les catégories de N non physiques (*phonème, sonate, discours, récit, etc.*) et de noms d'êtres humains / animés (*fille, chien, touriste, etc.*). Elles constituent des catégories intermédiaires, "plus ou moins" compatibles avec le N *quantité*.

Si l'hypothèse, selon laquelle la compatibilité entre le N *quantité* et le N2 est fonction de la capacité du second à combler les lacunes sémantiques du premier, est exacte – en saturant des traits comme [physique], [matière], [forme] par exemple – l'anomalie de la catégorie des pluralia tantum est levée. En effet, au sein de cette catégorie, certains N, comme *lunettes*, *pantalons*, etc., acceptent fort bien la quantification par le N *quantité* au contraire d'autres, comme *environs* ou *confins*¹² ou même *fiançailles*. Cette catégorie réunit en effet des N sur la base d'un critère morphologique et de fait, l'homogénéité de cette catégorie ne découle pas de caractéristiques sémantiques.

En définitive, il n'est aucune catégorie de noms concrets qui se révèle irrémédiablement inapte à occuper la place de N2 dans la séquence Dét-SADJ*-*quantité-de*-(Dét)-N2. Il semble plutôt que cette incompatibilité prend la forme d'un continuum allant des catégories "pas / peu compatibles" aux catégories "tout à fait compatibles", en passant par la catégorie des N concrets "moyennement" compatibles.

Nous avons conscience du caractère généraliste de l'ensemble de ces observations. En abordant la catégorie des noms concrets dans son ensemble, seules les tendances générales ont pu être dégagées. Il faudrait maintenant étudier dans le détail chacune des catégories de N concrets.

2.2.2. Les noms intensifs

Pour expliquer pourquoi l'association entre le N *quantité* et les noms intensifs est problématique, il faut en venir à la notion d'intensité, et plus précisément à son sens *métalinguistique*, pour reprendre l'expression de G. Kleiber (2007) où il définit l'intensité comme une dimension caractéristique des propriétés, leur détermination ou variation "qualitative". L'intensité en tant que telle est tout à fait caractéristique des noms regroupés sous l'étiquette d'*intensifs* dans la classification de Flaux & Van de Velde (2000).

Selon la tradition philosophique et linguistique, l'intensité est définie comme ce qui remplit l'espace et le temps à tel ou tel degré, comme ce qui est appréhendé d'une manière instantanée. Pour un énoncé comme :

(39) *Il fait trente degrés*

la chaleur dénotée par l'expression *trente degrés* n'est pas la somme de trois fois dix degrés. Ce type de raisonnement ($30 = 3 \times 10$) ne s'applique qu'aux grandeurs extensives. Au niveau des grandeurs intensives, il en est autrement : une chaleur de 30 degrés n'étant pas perçue comme la somme de trois chaleurs de dix degrés. L'appréhension d'une quantité intensive quelconque se fait dans l'instant et selon une variation que l'on appelle aussi graduation. Par conséquent, une grandeur intensive ne renvoie plus à une succession de

12 Nous n'avons trouvé aucun exemple pour *quantité de confins* et un seul pour *quantité d'environs* : *Je pourrais nommer encore une grande quantité d'environs pittoresques et de lieux d'amusements de Saint-Petersbourg* (A. Zando, 1852, *La Russie en 1850*, p. 204). Il y a par ailleurs très peu d'exemples associant *beaucoup de* et *confins* ou *environs*.

parties extérieures les unes aux autres, mais à un rapprochement variable du degré zéro. En d'autres termes, les règles de l'addition, de la multiplication, de la soustraction ou encore de la division, toutes les variations des grandeurs selon les règles de l'extensivité, ne valent pas pour les quantités intensives. De fait, si la catégorie des noms intensifs est celle qui résiste le plus fortement à entrer sous la coupe du N quantité, c'est parce qu'il y a un antagonisme profond entre les notions de *quantité* et d'*intensité*. Elles n'ont ni le même domaine d'application, ni les mêmes propriétés.

On pourrait, d'une certaine manière, expliquer l'incompatibilité entre *quantité* et les noms intensifs comme un manquement au principe de congruence ontologique (Kleiber (1999)). Les deux ne peuvent se rencontrer parce que leur ancrage dans la réalité extralinguistique et le type d'évaluation qu'ils supposent sont incompatibles. Les variations en intensité n'épousent pas celles de la quantité. Elles opèrent selon des modes différents. Le type du référent du N catégorématisateur du N *quantité* devra d'un point de vue ontologique se définir en termes de *grandeur ayant une étendue spatiale et / ou temporelle*. Or, les référents des noms intensifs ne peuvent proposer cela : en tant que saisis dans l'instant, ils sont du type *grandeur variant selon une échelle à partir d'un degré zéro*.

Il existe toutefois des exemples comme (40) à (43), qui combinent ces mots a priori incompatibles :

- (40) *Sa servante était, elle aussi, une variété de l'innocence. (...). Sultan, son matou,(...) avait rempli son cœur et suffisait à la quantité de **passion** qui était en elle. (V. Hugo, Les Misérables)*
- (41) *Le cœur humain (...) ne peut contenir qu'une certaine quantité de **désespoir**. Quand l'éponge est imbibée, la mer peut passer dessus sans y faire entrer une larme de plus. (V. Hugo, Notre Dame de Paris)*
- (42) *J'étais bon. Mais ça, c'était avant. Il y a longtemps. Depuis, la quantité de **bonté** a considérablement diminué dans le monde. (Google)*
- (43) *Le dosage du détergent ou la quantité de détergent utilisée est fonction de la quantité de **saleté** dans le linge et de la dureté de l'eau, et non pas du volume d'eau utilisé par la machine. (Google)*

Ce qui est remarquable dans chacun de ces exemples, c'est, qu'en plus d'être associé au N *quantité*, les noms intensifs participent à des scénarii qui les projettent, si l'on peut dire, hors de l'intensité. En (40), il est question d'un cœur et d'un corps comme d'un contenant (*remplir son cœur, la quantité qui est en elle*). On retrouve cette même idée dans l'exemple (41), d'une part avec le verbe *contenir*, d'autre part à travers l'évocation d'une *éponge imbibée*, au sens de *remplie*. De même pour (42) où le contenant en question est le monde "à l'intérieur" duquel le niveau de bonté varie comme peut le faire le niveau de l'eau, par exemple : cf. le verbe *diminuer*, verbe (proto)typiquement adapté aux variations de grandeurs extensives. Enfin, en (43), on

met en balance la quantité de saleté avec celle du détergent, substance dont l'occupation spatiale ne fait aucun doute.

Bref, en imposant une interprétation globalement quantificatrice, le contexte neutralise d'une certaine manière l'intensité véhiculée de manière inhérente par les noms intensifs. On peut emprunter à Charaudeau (1992, 87) le terme de *contamination* pour désigner ce qui se passe dans un tel syntagme quantificateur, et plus largement dans l'énoncé : le N2 intensif s'est imprégné des caractéristiques du N *quantité*, caractéristiques nécessaires à leur éventuelle association par le biais d'une multitude d'éléments du contexte qui orientent résolument l'interprétation de tels énoncés vers les grandeurs extensives et le nom intensif se conforme à cela.

Il faut là insister sur ce point. Si l'association entre le N *quantité* et des noms intensifs donne un résultat recevable, ce n'est pas parce que la nature sémantique du N *quantité* a été modifiée. C'est au contraire le trait [+ intensif] de N2 qui a été neutralisé dans la combinaison en question. Il n'y a d'ailleurs que dans ce sens que les choses peuvent se faire. Le N *quantité*, fortement sous-déterminé, ne peut guère voir ses traits neutralisés. Il risquerait d'y laisser son identité sémantique. C'est probablement cet état de fait aussi qui explique pourquoi les syntagmes binominaux construits sur le N *dose* et un nom intensif sont possibles et ne posent pas de problèmes particuliers. Des syntagmes comme *une bonne dose de courage / ténacité / discipline / volonté*, etc., sont légions et d'interprétation aisée. C'est que, contrairement à *quantité*, *dose* appartient à la catégorie des substantifs quantificateurs (Benninger 1997, 2001), au même titre que *soupçon* (*un soupçon d'ironie, de sagacité*) ou *pincée* (*une pincée d'humour*). Et, par le jeu des déviations sémantiques, il supporte très bien la neutralisation de l'un ou l'autre de ses traits. Si l'on peut dire, il lui en reste d'autres, à la fois pour fonctionner et pour être identifié, ce qui n'est absolument pas le cas pour *quantité*. Une *dose* est une *quantité* plus précisément déterminée.

CONCLUSION

Le mot *conclusion* n'est pas exactement le mot qui convient. Pour les noms concrets, le point de vue adopté n'a mis au jour que les tendances générales. Pour les noms abstraits, à l'inverse, les analyses sont plus précises, mais ne concernent qu'une seule des sous-catégories de noms abstraits. En définitive, cette étude se pose davantage comme un socle pour des études futures qui se devront de suivre trois objectifs pour le moins. Le premier concerne l'étude détaillée de chacune des grandes catégories de N. Le deuxième est de mener ces études en intégrant de manière systématique les concurrents du N *quantité* comme *beaucoup / peu / etc.*, mais aussi le N *nombre*. Le troisième objectif concerne l'idée de degrés d'(in)compatibilité. Pour la catégorie des noms concrets, l'(in)compatibilité semble en effet s'échelonner autour de trois pôles, une compatibilité faible / nulle (les noms d'idéalités homogènes par exemple), une compatibilité forte (les noms d'objets fabriqués physiques, par exemple), une compatibilité partielle (les noms d'êtres humains, par exemple). Ce n'est qu'au terme de ces diverses explorations que les contours de la sémantique du N *quantité* s'affineront.

BIBLIOGRAPHIE

- BENNINGER C. (1997), *De la quantité aux substantifs quantificateurs*, Paris, Klincksieck.
- BENNINGER C. (2001), “*Une meute de loups / une brassée de questions* : collection, quantification et métaphore”, *Langue Française*, 129.
- BENNINGER C. (2007), “Le N *quantité* : un substantif (quantificateur) comme les autres ?”, *Scolia* 22, 125-145.
- CHARAUDEAU P. (1992), *Grammaire du sens et de l’expression*, Paris, Hachette Education.
- FLAUX N. & Van de VELDE D. (2000), *Les noms en français : esquisse de classement*, Paris, Ophrys.
- HUYGHE R. (2006), *Les noms génériques d’espace en français*, thèse de doctorat, Université de Lille III.
- KLEIBER G. (1981), *Problèmes de référence*, Paris, Klincksieck.
- KLEIBER G. (1999), “Anaphore associative et relation partie-tout : condition d’aliénation et principe de congruence ontologique”, *Langue française*, 122, 70-100.
- KLEIBER G. (2007), “Sur la sémantique de l’intensité”, in *Vernetzung. Bedeutung in Wort, Satz und Text*, Band 1, Frankfurt am Main, Peter Lang, 249-261.
- KLEIBER (à par.), “Dans le “sens” du mouvement : éléments de sémantique conceptuelle du nom *MOUVEMENT*”.
- LEGALLOIS D. (2006), “*Quand le texte signale sa structure : la fonction textuelle des noms sous-spécifiés*”, *Corela*, Numéro spécial, *Organisation des textes et cohérence des discours*, <http://edel.univ-poitiers.fr/corela/document.php?id=1288>
- NEMO F. (2002), “De la génération du sens. Remarques sur la sous-détermination”, *Revue de Sémantique et de pragmatique*, 12, 9-16.
- VENDLER Z. (1967), “Verbs and times”, in Z. Vendler (Ed.), *Linguistics in philosophy*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 97-121.